

4 décembre 2007
Bernard COLOMBAT

Documents pour les cours :
L1 S1 [54LG1011] La linguistique et son histoire : quelques repères
L3 S5 [49LG4035] Histoire des approches linguistiques

Les formes des grammaires les plus anciennes de la tradition occidentale

Quand on examine les textes sur une très longue période, on peut constater que la tradition grammaticale occidentale s'est construite autour de quelques textes fondamentaux, et on peut aller jusqu'à affirmer qu'il y a au moins quatre textes fondamentaux, qui, comme autant de « piliers », ont constitué une assise solide pour toute la suite. Il s'agit de la *Tekhnê* de Denys le Thrace, du traité sur la syntaxe d'Apollonius Dyscole, de l'*Ars grammatica* de Donat et des *Institutiones Grammaticae* de Priscien.

Il vaut la peine de les décrire un peu et d'isoler ce qui fait l'importance de chacun d'eux. La *Tekhnê* de Denys le Thrace est un très mince ouvrage dont l'authenticité, le contenu et la date de composition ont été contestés. Un colloque à Cambridge en 1993 a même été consacré à la question, pour approfondir le débat, mais non pour le trancher (Law et Sluiter, 1995 : 11). Et pour cause, car le philologue doit rester modeste : « le texte de la *Tekhnê* avec lequel nous travaillons aujourd'hui n'était pas celui (ou mieux : un de ceux) qu'utilisaient les grammairiens dans l'Antiquité », et plus généralement : « il n'y a pas de 'copies' absolues de textes grammaticaux dans l'Antiquité : partout on trouve des changements, des ajouts ou des suppressions » (Swiggers, 1997 : 58). Il faut donc se résigner à l'idée qu'on n'aura *jamaï*s un texte « définitif » et que le texte dont nous disposons est au moins en partie une reconstruction, dont l'essentiel peut être daté du I^{er} siècle a.C. Cet ouvrage n'est pas un art de lire (rien ne nous est dit sur la façon de prononcer les lettres), ni un manuel pour apprendre le grec : il est trop bref pour faire un point complet sur la morphologie très riche du grec ancien, et aux yeux d'un moderne, il lui manque une syntaxe. Alors qu'est-ce qui fait son importance ? le fait qu'il fournit une nomenclature technique donnant tous les éléments nécessaires pour analyser un texte littéraire. « Le but visé par le technographe est [...] de mettre à la disposition de lecteurs sachant le grec le lexique technique indispensable pour décrire grammaticalement les mots d'un texte » (Lallot éd., 1998 : 18). Et cette nomenclature va connaître un énorme succès, puisqu'elle va être reprise et généralisée par toutes les grammaires occidentales. Composée de 20 chapitres dont certains déconcertent le lecteur moderne (comme la définition de la rhapsodie : « partie d'un poème qui renferme un certain sujet »), la *Tekhnê* contient une partie phonétique (« l'élément », c'est-à-dire la lettre, la syllabe et ses variétés) et un traitement du mot (*lexis*) et des huit parties du discours, avec successivement une définition, les « accidents » et quelques exemples. C'est ce très mince ouvrage qui va non seulement fournir matière à commentaire pendant 8 à 10 siècles aux grammairiens grecs eux-mêmes – ce qu'on appelle les *scholies*, souvent anonymes et difficiles à dater –, mais aussi, et surtout, imposer le cadre dans lequel la quasi totalité des grammaires occidentales va être rédigée.

Second ouvrage, la *Syntaxe* d'Apollonius Dyscole (début du II^e siècle p.C.) dont ce n'est pas la seule production : il nous reste aussi de lui un traité sur le pronom (*Peri antônômias*), un autre sur les adverbes (*Peri epirhêmatôn*) et un dernier sur les conjonctions (*Peri sudesmôn*). Mais c'est sans doute le plus important, puisqu'il s'agit, dans la tradition occidentale, du *premier* traité syntaxique. Composé de quatre livres (1 : généralités introductives ; construction de l'article. 2 : construction des pronoms. 3 : théorie du solécisme ; construction du verbe. 4 : construction des prépositions), il s'agit proprement d'un traité de « linguistique » au sens moderne, puisque l'auteur envisage les phénomènes linguistiques dans leur ensemble, qu'il les analyse comme un linguiste d'aujourd'hui par examen des faits, raisonnement et exemplification (Lallot, 2007). On

s'est demandé s'il s'agissait d'une « vraie » syntaxe, au sens moderne du terme, dans la mesure où la phrase n'est pas examinée dans son ensemble et où le concept de fonction n'est pas encore dégagé : « la syntaxe d'Apollonius est fondamentalement *une syntaxe des parties de phrase* », selon Lallot (1997, I : 72) qui parle encore de syntaxe « virtuelle » ou « latente ». Mais, au delà de cette difficulté à cerner le domaine syntaxique, entre morphologie et sémantique, Apollonius Dyscole apporte beaucoup de choses : (1) des analyses pénétrantes, par exemple dans l'analyse de la deixis et de l'anaphore (article et pronom) ; (2) des concepts opératoires associés à une terminologie spécifique, comme la *katallêlotês* « convenance mutuelle, congruence », dont il fait un concept syntaxique majeur ; (3) une conception de la langue conçue comme organisée « autour d'un noyau de normalité sur lequel se greffent un certain nombre d'*anomalies réglées* » (Lallot, 1997, I : 52). La forme matérielle des mots est sujette à subir (*pathein*) des *accidents* divers, et il y a donc une « pathologie » du langage ; ces *pathê* (« altérations ») sont justifiables par des figures de quatre sortes : pléonasme (ajout d'un mot ou d'un groupe de mots sémantiquement superflu) ; ellipse (suppression d'un mot dont le signifié reste présent malgré l'absence du signifiant) ; hyperbate (altération par déplacement) ; hypallage ou énalage (substitution d'une forme à une autre). Un schéma qui connaîtra un brillant avenir.

Nous trouverons les deux autres « piliers » que nous avons évoqués dans la tradition latine. Parmi les auteurs majeurs, nous avons déjà cité Varron. Il faut mentionner Quintilien qui, dans le premier livre de son *Institution oratoire* (ca 95), donne le premier schéma attesté d'une *ars grammatica*, c'est-à-dire de ce qui va constituer le pendant latin de la *Tekhnê grammatikê*. Car les autres exemples d'*artes* sont plus tardifs, datant du III^e ou du IV^e siècle.

Il s'agit de textes très homogènes pour le contenu, mais organisés différemment, comme le montre le schéma suivant qui en analyse quelques-uns, livre (L) par livre.

Sacerdos (fin III ^e s.)	Charisius (IV ^e s.)	Diomède (fin IV ^e s.)	Donat (IV ^e s.)
L1. Sur les principes des grammaires (noyau)	L1. Phonétique et catégories linguistiques, morphologie	L1. Parties du discours	<i>Ars minor</i> . Les parties du discours sous forme de questions/réponses
L2. Sur les règles générales des noms et des verbes (morphologie)	L2. Catégories de mots	L2. Éléments de phonétique et de stylistique	<i>Ars Maior</i> . L1. Phonétique, métrique, accentuation, ponctuation
L3. Sur les mètres	L3. Remarques supplémentaires sur le verbe	L3. Esquisse de poétique et de métrique	<i>Ars Maior</i> . L2. Les parties du discours
	L4. Défauts et qualités de l'énoncé		<i>Ars Maior</i> . L3. Défauts et qualités de l'énoncé
	L5. Tournures idiomatiques		

Pour le contenu, les ouvrages sont très proches : ils contiennent tous une phonétique ; une morphologie ; un développement consacré aux défauts et qualités de l'énoncé. Les différences tiennent à l'organisation de la matière. Chez Sacerdos, le livre I constitue le noyau de la description grammaticale originelle (parties du discours, commençant au pronom, le début du manuscrit unique étant perdu ; défauts de l'énoncé, figures et tropes), tandis que les deux autres livres portent sur des remarques supplémentaires, plus spécialisées. Chez Charisius, qui est surtout un compilateur, les trois premiers livres correspondent à ce qui est systématique, le livre

III formant une sorte d'annexe consacrée à des remarques supplémentaires sur le verbe, les deux derniers à ce qui constitue un écart. Diomède vise la progressivité, l'ordre des trois livres étant censé correspondre à l'âge des lecteurs, allant du plus simple (apprentissage des paradigmes) au plus complexe (métrique horatienne). Quant à Donat, il dédouble son *Ars* de Donat en deux parties, ultérieurement appelées *Ars minor*, *ars maior*, la première résumant, sous forme de questions/réponses (*erotemata*) le livre II de la seconde, la seconde associant un traité de phonologie du latin, un traitement des parties du discours (sous forme « pyramidale », c'est-à-dire par sous-classifications successives, permettant d'approfondir les points les plus délicats) et un troisième livre consacré aux « vices » et figures de l'énoncé. C'est incontestablement le modèle de Donat qui a dominé, sans doute pour sa clarté, pour son sens de la synthèse, et peut-être aussi pour son dédoublement en traité simplifié (qui a servi de modèle à la plupart des grammaires des vernaculaires européennes) et traité plus complet permettant deux niveaux d'utilisation. En tout cas, l'*Ars* de Donat est le manuel de référence pendant tout le Haut Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance, malgré la concurrence progressive de Priscien.

Après Donat, le dernier « pilier » que nous retiendrons, ce sont précisément les *Institutiones Grammaticae* de Priscien (ca 525). L'ouvrage en 18 livres occupe un volume considérable, qui n'est en rien comparable avec les 100 000 signes de Donat (il est environ 16 fois plus gros). C'est un traité massif, associant à deux livres de phonétique quatorze livres consacrés aux parties du discours et deux livres dédiés à la syntaxe. Ce sont ces deux derniers livres (XVII et XVIII, appelés au Moyen Âge « Priscien mineur » par opposition aux 16 précédents, appelés « Priscien majeur », du simple fait de la différence de taille) qui feront la renommée des *Institutiones Grammaticae* : il s'agit du premier ouvrage grammatical complet du monde occidental, associant une phonétique, une morphologie et une syntaxe. De fait, l'ouvrage connut un succès phénoménal (plus de 1000 manuscrits). Une autre particularité est sa rédaction en milieu hellénophone, à l'usage des fonctionnaires impériaux qui devaient apprendre le latin. De ce fait sa perspective est toujours comparative et l'obsession de son auteur est de réduire la différence entre les deux langues (Desbordes, 1988).

Le traitement de la morphologie latine dans les *Institutiones grammaticae* manifeste une exhaustivité sans précédent et sans suite. Tout ce qu'on fera ensuite, c'est tenter d'y mettre de l'ordre, par mise en vers et mise en règles. Cela durera tant qu'on essaiera de faire apprendre la morphologie latine par des règles, c'est-à-dire jusqu'au XVII^e siècle. Quant à la syntaxe, la partie la plus originale (encore que très inspirée, parfois littéralement traduite de celle d'Apollonius Dyscole) car complètement nouvelle dans un univers latin qui se contentait, pour évoquer l'assemblage des mots, d'un traitement par défauts et figures, elle est construite sur une double grammaticalité, la première étant l'ensemble des contraintes imposées a priori par les constituants de l'énoncé, la seconde étant le « système du sens » qui l'emporte sur la première : si un énoncé est intelligible, même s'il ne satisfait pas aux contraintes de la combinatoire des mots, il est correct, car « l'intelligibilité prime sur la grammaticalité » (Baratin, 1989). Pas plus qu'Apollonius Dyscole, Priscien n'utilise la notion de fonction ; pas plus que lui, il n'utilise les concepts de sujet et de prédicat, ce qui donne à penser qu'il s'agit plus encore d'une morphosyntaxe que d'une syntaxe « véritable ». Ce texte, ignoré à la fin de l'antiquité (au VI^e siècle, Cassiodore prend d'abord Priscien pour un auteur grec et ne verra jamais la révolution que celui-ci apportait [Holtz, 1999 : 94]), découvert par les médiévaux, d'abord les Carolingiens (Alcuin, le grammairien de Charlemagne), puis les grammairiens du XII^e siècle, va faire l'objet de commentaires, de traités entiers. Au XVIII^e siècle, Priscien est encore considéré comme l'interlocuteur le plus recevable en matière de grammaire latine par les grammairiens de l'*Encyclopédie*.